



## **Journal intime**

de **Valerio Zurlini**

par Jean-Christophe Ferrari

**Yellow Now**

Côté films #40

## Une invocation

« Il y a tant de morts dans la vie d'un homme ! »  
Daniele Dominici dans *Le Professeur* de Valerio  
Zurlini

Rome, 1945, pendant les derniers jours de la deuxième guerre mondiale. Dans une salle réservée aux journalistes, Enrico reçoit un appel lui annonçant le décès de Lorenzo, son frère cadet. À l'aube, il traverse la ville déserte. Puis rentre dans la petite chambre où il se loge. Là, il se souvient. Il se souvient de son enfance passée à Florence. Il se souvient de la mort de sa mère, décédée en donnant naissance à Lorenzo. Il se souvient comment un baron prit Lorenzo sous sa protection alors qu'il n'était encore qu'un nourrisson. Et comment son jeune frère fut élevé par un dénommé Salocchi, le majordome aisé du baron. Il se souvient que, son père parti, il passa une enfance misérable avec Sylvie, sa grand-mère. Il se souvient comment un jour, alors que leur mode de vie les avait éloignés l'un de l'autre, Lorenzo tenta de reprendre contact avec lui. Il se souvient de son frère, de ses amours, de l'échec de son mariage, de ses divertissements, de ses difficultés à trouver un emploi quand Salocchi ne fut plus en situation de subvenir à son existence. Il se souvient de leurs visites à Sylvie quand la situation financière d'Enrico l'obligea à placer sa grand-mère à l'hospice. Il se souvient de leurs désaccords comme de leurs moments de complicité. Il se souvient comment il dut quitter Florence pour Rome. Il se souvient de la mort de Sylvie. Et puis, enfin, il se souvient qu'une maladie mystérieuse frappa son frère pour le lui arracher. Lui laissant à jamais le regret de n'avoir pas vu combien l'âme de son frère était pure.

Quand on songe à la force tragique de *Journal intime* de Valerio Zurlini, on se persuade assez rapidement qu'elle vient du fait qu'on a rarement vu au cinéma représenter, de manière aussi déchirante et lyrique, la fragilité, la faiblesse, la pauvreté ; quelque chose comme la condition humaine à l'état nu. Que signifient cette fragilité, cette pauvreté ? En quoi consistent-elles ? Quelle est leur teneur ? Pour mieux le comprendre, il s'avère nécessaire, dans un premier temps, d'en étudier le scénario.

Il serait hasardeux en effet de s'intéresser à *Cronaca familiare*<sup>1</sup> sans prêter une attention soutenue au livre qui en fut l'origine. D'abord parce qu'il en est une adaptation fidèle et que Vasco Pratolini, son auteur, a participé à l'écriture du scénario (allant même, à la demande du réalisateur, jusqu'à composer deux scènes qui ne figuraient pas dans le roman). Ensuite, parce que l'analyse des modifications du texte initial (coupes, ellipses, ajouts) imaginées par le réalisateur et son coscénariste fournit une aide précieuse pour comprendre le projet esthétique du cinéaste.

Commençons par rappeler quelques faits que le lecteur français d'aujourd'hui pourrait ignorer. Vasco Pratolini (1913-1991) doit sa notoriété d'écrivain – il fut nommé trois fois pour le prix Nobel – à la publication de romans largement engagés à gauche, pour la plupart des chroniques réalistes et historiques fortement ancrées dans la réalité florentine (*Chroniques des pauvres amants*, *Le Quartier*, *Metello*, *Le Gâchis*). Il fut aussi scénariste et coscéc-

nariste : son nom figure au générique de *La Viaccia* de Mauro Bolognini, de *L'Amour au collège* de Luciano Emmer, de *Quelques pas dans la vie* d'Alessandro Blasetti, etc. C'est à ce titre que son nom est associé à trois œuvres phares du néo-réalisme : *Paisa* de Roberto Rossellini (écrit avec Federico Fellini), *Rocco et ses frères* de Luchino Visconti et *La Bataille de Naples* de Nanni Loy. Il faut également savoir que *Cronaca familiare* possède un statut singulier dans l'œuvre du romancier florentin. En effet ce texte poignant n'appartient pas au genre romanesque, mais relève plutôt de l'autobiographie ainsi que l'atteste l'adresse liminaire :

« Ce livre n'est pas une œuvre d'imagination. C'est un entretien de l'auteur avec son frère mort. En l'écrivant, l'auteur ne cherchait pas autre chose qu'une consolation. Il a le remords de n'avoir eu de la spiritualité de son frère qu'une faible intuition – et trop tard. Ces pages sont donc une offrande faite à titre de stérile expiation<sup>2</sup>. »

Il est notable que Valerio Zurlini nourrit le projet d'adapter *Cronaca familiare* pour le cinéma dès 1952. Mais il voulait réaliser le film en couleur et ni la *Titanus* – la société de production avec laquelle il était sous contrat – ni le système de production italien de l'époque n'étaient alors prêts pour une telle aventure. Rappelons que le premier film italien en couleur (le bien nommé *Totò en couleurs* de Steno, une production destinée à un public beaucoup plus large que l'adaptation de la chronique intimiste et douloureuse composée par Pratolini) date précisément de 1952. En revanche, et en guise de consolation, la *Titanus* proposa en 1954 au jeune cinéaste, signataire de quelques documentaires remarquables (*Pugilatori* et *I Blues della domenica* en 1952, *La Stazione* en 1953) d'adapter un autre roman de Pratolini : *Les Jeunes filles*

de *San Frediano* (*Le ragazze de San Frediano*, 1955) qui, la chose est intrigante ou savoureuse c'est selon, était le seul livre de son auteur que Zurlini ne goûtait guère. Il hésita longtemps avant d'en tirer le scénario qui lui fournit la matière de son premier long métrage. Un scénario dont il accoucha avec l'aide du romancier lui-même, ainsi qu'avec celle de la grande scénariste Suso Cecchi d'Amico (avec laquelle il eut de nouveau l'occasion de travailler pour *Été violent*, 1959) connue pour ses collaborations au *Voleur de bicyclette* et à *Miracle à Milan*, de Vittorio de Sica à *Rocco et ses frères*, à *Senso* et au *Guépard* de Luchino Visconti, au *Pigeon* de Mario Monicelli et à *Salvatore Giuliano* de Francesco Rosi, à *Metello* de Mauro Bolognini, à *Caravaggio* de Derek Jarman, etc. *Les Jeunes Filles de San Frediano* partage avec *Cronaca familiare* une prédilection pour certains lieux de Florence : notamment pour le quartier de San Frediano – situé dans l'Oltrarno, la rive gauche de l'Arno éloignée du centre historique – dont Zurlini aime souvent exalter la poésie populaire et périphérique ainsi que ses longues rues vides et sinueuses lui conférant un caractère pictural marqué. Remarquons que *Les Jeunes Filles de San Frediano* constitue également à sa manière une chronique familiale puisqu'il y est question du quotidien d'une famille prolétaire et, surtout, du rapport entre deux frères.

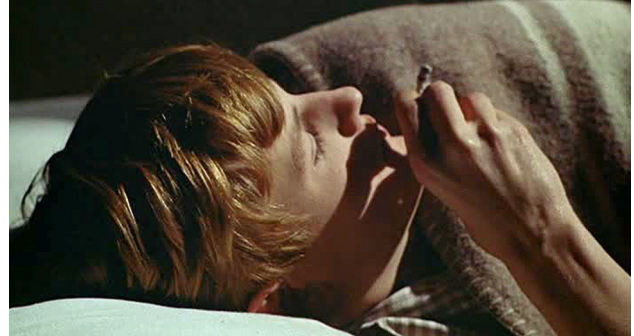
[...]

1. Nous ne citerons à partir de maintenant que le titre original du film. En effet le film de Zurlini se déploie moins dans la sphère de l'intime (où l'intériorité serait première) que dans celle du familial (ou c'est bien plutôt le rapport qui est premier).

2. Adresse au lecteur, Vasco Pratolini, *Chronique familiale*, traduit de l'italien par Juliette Bertrand, Albin Michel, 1960.



Enrico.



Lorenzo.



